

MARTIN CRIMP

Quatre personnages imaginaires

Le Théâtre

Le Théâtre m'a plaqué à mon siège d'avion, m'a accueilli dans les aéroports, m'a conduit dans des villes étranges. Le Théâtre m'invite à prendre un verre et me ramène à mon hôtel à 2 h du matin. Trois heures plus tard, c'est encore lui qui allume une lumière vive près de mes yeux, me dit de me réveiller pour vomir.

Le Théâtre dîne avec moi dans un restaurant tranquille au bord de l'Aussenalster d'Hambourg, ou m'accompagne prendre un café dans une banlieue de Florence. Il me tend un micro. Il me dit de parler. Il amplifie ma voix. Il me fait m'envoler pour New York où, dès la fin de l'après-midi, la trotteuse de ma montre s'est mise à sauter sous le verre comme un insecte. Devant la foule huppée et rutilante, un taxi m'attend sous la pluie de février pour m'emmener directement à Bucarest où les quelques dollars qui traînent dans le fond de mes poches suffisent largement à payer le salaire de mon hôte pour un mois. Le Théâtre me montre des édifices en briques brillantes éventrés par les balles. « À l'endroit où tu te tiens, dit-il, le sang coulait à flot dans la rue ».

Il aime que je rencontre les acteurs. Nous longeons les couloirs labyrinthiques semblables à ceux des hôpitaux et allons frapper à leurs portes. Chacune s'ouvre sur la même scène lumineuse : les acteurs pivotent sur leurs chaises, laissant derrière eux leurs miroirs et leurs lampes, leurs mouchoirs en papier, tasses en polystyrène, cartes postales, messages, fleurs, cendriers pour voir qui donc vient d'entrer. « Formidable – alors c'est vous l'auteur ! » La loge devient un tout petit théâtre dans lequel on improvise le ravissement, la modestie, l'anxiété, le respect mutuel avec plus ou moins de succès.

L'Auteur

Une nuit, dans un grand lit, j'entends respirer. Je suis mort de peur, parce que je devrais être seul. Mon corps se raidit comme je tends l'oreille, jusqu'à ce que je réalise que ce que j'entends est sans aucun doute le gargouillis du frigorigène dans le réfrigérateur. Je me retourne dans mon lit pour lui tourner le dos, et me rendors, et c'est là que je découvre l'Auteur. Il est allongé à côté de moi, souriant, les yeux noirs et grands ouverts, comme le diaphragme d'un appareil photo. C'est une surprise désagréable. Et quand je lui demande ce qu'il fabrique, ce qu'il s'imagine qu'il fabrique au juste dans mon lit, sa réponse n'est pas très rassurante. « Je suis venu passer ma vie avec toi », dit-il. Et d'expliquer que certaines personnes, certaines personnes dont je suis, sont choisies pour être habitées par des auteurs. Je ne suis pas sûr que j'adore le mot « habiter ». « Que voulez-vous dire ? » « Eh bien, dit l'Auteur, nous les auteurs, nous repérons les gens qui n'ont rien en dedans, qui sont morts en dedans – si vous voulez bien me pardonner – et nous nous installons en eux à la façon d'un bernard-l'ermite qui prend possession d'une coquille vide ». « Et qu'est-ce qui vous fait croire que je suis mort en dedans ? » demandé-je. « Pourquoi serais-je ici ? » répond l'Auteur en me caressant la joue. Clairement, il s'agit d'un mauvais rêve. Je me retourne pour échapper à ses doigts répugnants et sombre dans un profond sommeil. Au matin, je suis à nouveau seul, Dieu merci ; mais il y a ce léger vrombissement en provenance de la salle de bain. Je pousse la porte : c'est l'Auteur. Et le comble, c'est qu'il est en train de se laver les dents avec ma brosse électrique.

La première chose qu'il fait, c'est qu'il réagence le mobilier. Il pousse une table devant la fenêtre pour écrire. Il arrache la moquette (« ça fait banlieue ») pour pouvoir faire les cent pas sur les lattes de parquet avec ses grosses bottes horribles. Il se gausse du classement alphabétique des livres de ma bibliothèque (« ça fait anal ») et sort les siens de leurs cartons pour les installer à même le sol. Il se moque de mon vieux piano superbe (« ça fait bourge »), qui m'a coûté une fortune, et pendant ses improvisations brutales et peu mélodiques (le tonal, c'est ringard), il prend plaisir à laisser ses cigarettes se consumer sur les touches joliment marbrées. Qu'est-ce qui a bien pu me laisser penser que les auteurs étaient calmes et sensibles ? Tout ce qu'il fait est vulgaire, grossier et vicieux. Et je suis supposé refléter toutes ses humeurs. Quand il est attablé près

de la fenêtre, occupé à son précieux travail d'écriture, je suis censé rester parfaitement silencieux (« éteins cette putain de télé ou je te tue »). Quand il lui prend l'envie de sortir, je suis censé boire autant que lui, rire à ses blagues cyniques et même cautionner ses tentatives désespérées de drague. Mais le pire de tout c'est d'avoir à veiller la moitié de la nuit pour tenter de le calmer pendant ces moments où il s'apitoie inlassablement sur son sort, moments qu'il baptise du nom un peu plus digne de « crise d'angoisse » ou de « désespoir ». En comparaison, mes autres tâches sont plutôt simples : répondre au téléphone, couper ses longs cheveux blancs.

Quand il sort tout seul acheter des cigarettes ou des œufs, j'en profite pour rattraper tout le ménage en retard. Je change les draps, aspire le plus possible de cendres et de rognures d'ongles et tente d'empiler joliment les livres. Certains de ces livres sont à lui – je veux dire au sens où l'Auteur les a écrits – doublement à lui, en fait. D'ailleurs regardez : il y a sa photo sur le rabat. Je me demande combien de pellicules ils ont usées avant d'obtenir un portrait suffisamment humain ?

Parfois on me demande ce que je pense de l'œuvre de l'Auteur, surtout maintenant qu'il est apparemment en train de se faire un nom. Mais pourquoi la coquille devrait-elle montrer un quelconque intérêt pour les gribouillis du bernard-l'ermite ? J'ai entendu deux ou trois choses à propos de ce qu'il griffonne, j'ai feuilleté deux ou trois de ses livres et très honnêtement, ça n'est vraiment pas ma tasse de thé. Comment se peut-il que quelqu'un qui passe autant de temps à regarder les arbres changer de couleur, ou les enfants sauter à la corde, exprime autant de douleur et de brutalité ? C'est pas pervers ça ? Je suis peut-être mort en dedans, mais si je m'asseyais à cette fenêtre, je sais que je verrais le monde sous un tout autre jour. Je ne me moquerais pas. Je ne piquerais pas de colère. Je n'en ferais pas tout un plat. Je passerais tout une journée, tout une semaine si nécessaire à décrire la trajectoire d'une feuille morte – ou cette façon qu'a l'enfant, contrairement à l'adulte, de se mettre tout à coup à courir juste pour le plaisir.

Le Metteur en scène

Une nuit, en rentrant du théâtre, le Metteur en scène se décide à m'appeler. Ces dernières années, j'ai essayé d'entrer en contact

avec lui un bon nombre de fois. Au début, ça sonnait sans arrêt, mais au fur et à mesure que les mois passèrent les sonneries furent remplacées par un message sur boîte vocale – *kein Anschluss* – la ligne de votre correspondant a changé... C'était mystérieux et pas seulement parce que le Metteur en scène, un vieil ami, semblait avoir disparu de la surface de la terre, mais aussi parce que le mot *Anschluss* est celui qui avait servi à décrire l'annexion de l'Autriche et c'est là que le Metteur en scène vit désormais. Le Metteur en scène est un homme grand, arrogant et chaleureux. Quand vous le rencontrez, il vous entoure de ses bras et sa barbe de deux jours vous gratte la joue.

« Je suis en train de rentrer chez moi, dit-il, j'ai été très occupé. » Occupé ? Ça ne sonne pas très juste après une année de silence. J'essaie de m'imaginer ce Metteur en Scène occupé en train de rentrer chez lui à travers les rues de sa ville la nuit, mais mon imagination, et ce n'est pas la première fois, me lâche. Tout ce que j'arrive à visualiser c'est le Danube le dimanche matin – ou plutôt non, ça doit être un jour de semaine, parce que le train miniature avec son intérieur suranné et superbement restauré *le chemin de fer à crémaillère le plus haut d'Europe* ramène des écoliers vers leurs banlieues de montagne immaculées qui, côté sud, font face à un camp de concentration désaffecté. À 537 mètres d'altitude le train atteint son terminus le plus élevé d'où quelques routes étroites parsemées de feuilles partent s'enrouler autour d'une église flanquée de deux tours. On est en octobre. Les restaurants et terrasses qui ont vocation à embrasser le panorama magnifique sur le fleuve semblent fermés, mais en fait ils ne sont que déserts. La lumière est jaune, oblique. Les arbres ont l'air d'être éclairés depuis les coulisses.

Vous avez beau trouver que l'idée de « coïncidence » est d'une banalité à pleurer, il vous faut bien admettre qu'il est étrange que le Metteur en scène choisisse précisément ce moment-ci pour appeler, juste quand il faut que j'écrive l'introduction à ces pièces, parce que la photo sur la couverture provient de l'une de ses productions.

« Que vas-tu écrire ? » demande-t-il, sachant pertinemment que cette question a sur moi le même effet que le bruit de la roulette du dentiste ou que celui des débris dentaires qui giclent sur ses lunettes de protection. « J'en ai pas la moindre idée, dis-je, peut-être quelque chose autour de comment les pièces sont comme les

enfants – une partie de vous est imprimée dans la moindre de leurs cellules, vous continuez à vous sentir responsable d’eux – mais le fait est que ce sont des entités autonomes qui mènent des vies autonomes. Qu’est ce que tu en penses?» «Tu sais, Martin, répond le Metteur en scène comme il rentre chez lui le long des rues reconstruites et bien éclairées de sa ville, je pense que tu devrais t’extirper de tout ce magma métaphorique. Tu ne le prends pas mal, n’est-ce pas?» «Mais non, tu penses. Tu as tout à fait raison.» «Ce que veulent les gens c’est un avant-goût de ce à quoi ça ressemble d’écrire des pièces de théâtre – pas un avant-goût des pièces elles-mêmes, parce que ça, c’est le boulot des pièces – essaie juste de faire entrer ton lecteur dans ta tête pendant un petit moment.» «Dans ma tête.» «Dans ta tête, oui. Offre-leur une petite visite guidée.»

L’Actrice

L’Auteur s’est arrêté devant une vitrine dans une avenue ensoleillée. Dans la vitrine, derrière des grilles, se trouve tout un étalage de réveils, le genre de réveils avec deux clochettes sur le dessus et un heurtoir au milieu. L’Auteur est tellement absorbé par le spectacle des réveils qu’il ne remarque pas l’Actrice jusqu’à ce qu’elle apparaisse à côté de lui et parle. «*Il nous est difficile de croire que vous existez*». L’Actrice ne sourit pas lorsqu’elle dit ceci – ou si elle sourit – et en fait oui elle sourit – vraisemblablement elle sourit – mais si elle sourit, alors c’est du sourire sérieux, en occlusion, de quelqu’un dont la vie, à l’inverse de celle de l’Auteur, a été meurtrie par un appareil d’État corrosif, fondé sur le contrôle et le secret, qui est en passe d’être démantelé.

L’Auteur est sur le point de faire une réponse spirituelle à propos de sa propre existence, ou de l’existence en général, ou pire encore, quelque remarque triviale à propos de ces drôles de réveils, mais il s’en empêche quand il croise le regard de l’Actrice, quand il se rappelle la loge du théâtre où elle et les autres acteurs vivent, et dorment sur des matelas par terre.

Texte français Élisabeth Angel-Perez

Introduction au recueil de Martin Crimp, *Plays 1*,
Faber & Faber, Londres, 2000